



## Sens et pertinence des territoires aujourd'hui : les réseaux contre les territoires ?

Par Anolga RODIONOFF\*

**L'omniprésence des TIC (techniques d'information et de communication) et notamment des réseaux de transmission de l'information, dans et sur les territoires, suscite l'étonnement, voire des inquiétudes, ou, au contraire, un engouement. Des questions sur ce que ces TIC font aux territoires émergent dès les années 1970-80. Contre toute attente, les pratiques réelles de ces techniques remodelent les territoires plutôt qu'elles ne les excluent. Des techniques qui sont au cœur des activités liées à la finance, par exemple, dans un contexte de mondialisation de l'économie. On assiste en effet à une polarisation du territoire, à un doublement de l'espace physique par « l'espace » virtuel, deux phénomènes dans et pour lesquels les liens, les relations deviennent essentiels. Si bien que les territoires sont comme saisis par le virtuel. Un tel remodelage ne va pas sans conséquence, quand des morceaux de territoires se voient totalement isolés des cités globales concentrant tous les moyens et toutes les richesses. Cette nouvelle donne géographique ouvre ainsi sur des questions d'ordre social et politique beaucoup plus que technique.**

Dès la décennie 1970, face à l'urbanisation galopante et au développement des infrastructures de communication, en particulier des réseaux de transmission de l'information, techniciens, administrateurs de la ville ou édiles, essayistes et chercheurs se sont interrogés sur la relation de causalité entre ces deux phénomènes. Parmi les questions que les techniques de transmission suscitaient, figurait celle de savoir si ces techniques jouaient leur partie dans le processus de suburbanisation et comment : le freinaient-elles, ou l'accentuaient-elles ? Ou encore, modifiaient-elles, par exemple, le clivage urbain/rural ?

M. Roncayolo remarquait ainsi en 1982 que les transformations techniques, et notamment la circulation de l'information, paraissaient « augmenter sérieusement deux tendances inverses et non contradictoires [qui atteignaient la] conception du phénomène urbain » : l'une, « l'extension des zones urbanisées [qui se concrétise par] une explosion géographique et spatiale [et qui a pour incidence de mettre en cause certaines] notions, idées et représentations » ; l'autre, « la concentration [... ou] la contagion à partir d'une série de pôles [accumulant], plus encore que la population, les initiatives et les équipements "sophistiqués" (1). Aussi s'interrogeait-il sur les possibles

conséquences de ce double mouvement, parmi lesquelles l'émergence de régions fortes et de régions faibles, ou encore la réorganisation des relations entre les villes-centres et leur périphérie.

Si les réseaux de transmission de l'information, en se superposant aux territoires physiques, questionnent ces derniers, ils suscitent également des inquiétudes ou des espoirs. Les premières pour prédire la disparition du territoire et de la ville à la faveur des télétransmissions, comme si celles-ci étaient de nouveaux territoires immatériels ou virtuels, ou la disparition de la sociabilité. Les seconds, au contraire, pour vanter les vertus des réseaux, qui désormais facilitent ou favorisent les rapports sociaux, rapprochent les territoires, les désenclavent, voire les désengorgent, pour *in fine* s'y substituer. De telles représentations associées à ces réseaux, et plus généralement, aux techniques d'information et de communication (les TIC), traduisent en réalité un imaginaire difficilement dissociable de ces dernières, avec, en arrière-plan, le mythe de la disparition des territoires au profit d'un territoire virtuel (réseaux et virtuel étant liés quand les premiers offrent des applications qui supposent une programmation informatique, c'est-à-dire un mode de transmission virtuel).



Néanmoins, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les réflexions et les discours sur l'urbain face aux TIC ne sont pas tous empreints de cet imaginaire biface. Tenant à distance l'imaginaire auquel le virtuel est associé et s'appuyant sur les pratiques réelles des TIC, certaines théories urbaines prouvent alors avec davantage de pertinence les incidences des TIC sur le territoire ou l'urbain. Parmi ces théories, certaines font l'hypothèse que les TIC construisent autrement le territoire, *via* notamment les relations qui s'instaurent entre centre et périphérie, donnant en quelque sorte raison à M. Roncayolo. Ce dernier remarquait en effet que la valeur d'une ville repose moins sur ses relations de proximité (avec sa clientèle) ou sur sa base régionale que sur la capacité de ses acteurs sociaux à tisser des liens avec d'autres, au plan national ou au plan continental (2). C'était une conception très inédite et inhabituelle de la ville qui s'écartait des schémas admis.

Des théories qui insistent toutes sur le mythe de la dissolution de l'urbain à la faveur supposée du virtuel, pour proposer une conception inédite de l'urbain fondée, pour partie, sur les relations et les liens. Lieux commutatifs (M. Guillaume), Global city (S. Sassen), hyperville (M. Guillaume, A. Corboz), métapolis (F. Ascher), ville-archipel (P. Veltz, O. Dollfus), nodalités post-métropolitaines (E. Soja), cité informationnelle (M. Castells) : autant de notions conceptualisant les transformations de l'urbain et du territoire. Des concepts qui mettent l'accent sur les relations de plus en plus intenses entre deux types d'espace : l'espace physique et « l'espace » virtuel.

Afin d'apprécier les transformations à l'œuvre, je mettrai tout d'abord l'accent sur la double dynamique concentration/dislocation, pour insister ensuite sur le lien, un concept clef dans la société actuelle. Puis, je soulignerai l'importance de la localisation, de la spatialité, de la rencontre en face-à-face (et ce, malgré l'importance des flux immatériels), qui montre que le territoire est désormais saisi par le virtuel.

### Une polarisation des territoires

#### *Des dynamiques de concentration et de dislocation*

Avec le concept de ville globale, Sassen exprime l'existence d'un mouvement de concentration, d'un côté, et d'un mouvement de dislocation, de l'autre. Ces deux dynamiques antagonistes, qui se soutiennent mutuellement, s'appuient en partie sur les possibilités qu'offrent les TIC, en particulier, les réseaux de transmission de l'information. Ces dynamiques conduisent *in fine* (et ce, à toutes les échelles) à une polarisation du territoire, où la notion de centre comme celle de périphérie s'avèrent désormais peu pertinentes. Des centralités reliées entre elles par les réseaux classiques de communication apparaissent, les réseaux de communication numériques renforçant les liens dans le cas des villes dites globales. À partir des villes globales se constitue une « géographie nouvelle », un système global indépendant des limites tant géographique (la région) que politique (l'État).

Une telle géographie – issue du mouvement de mondialisation de l'économie indissociable du développement croissant des entreprises du secteur de l'information, celui-ci et celui-là étant imbriqués – s'évalue, selon S. Sassen, *via* deux concepts, le centre et la périphérie, mais ceux-ci jouent autrement que pour les villes issues de la première mondialisation de l'économie. Une géographie nouvelle qui se traduit notamment par une répartition inédite des équipements utiles aux télécommunications, par la structure de l'économie et par le marché de l'emploi (3).

Elle se concrétise, à l'échelle mondiale et au plan du territoire, par le développement de métropoles mondiales concentrant un pouvoir économique gigantesque, tandis que les anciennes villes industrielles déclinent. Une telle polarisation du territoire se retrouve à l'échelle de la métropole, au plan de l'économie comme au plan spatial, quand d'énormes investissements en immobilier et en télécommunications sont réalisés en son cœur, tandis que ses quartiers populaires en périphérie souffrent de sous-équipement.

En d'autres termes, à l'échelle mondiale, cette nouvelle géographie s'organise autour de centres reliés entre eux, les métropoles mondiales ou les *Globals cities*. Entre elles se concentrent les échanges financiers et de services, dont le volume va croissant, et il en est de même pour les investissements. À l'échelle nationale, la métropole mondiale « écrase » les autres villes, qui deviennent périphériques parce qu'elles se voient démunies des mêmes ressources stratégiques. Dès lors, plutôt que de gommer les inégalités territoriales, cette nouvelle géographie les creuse. En effet, à l'échelle de la planète, à côté de ces métropoles, de vastes portions de territoire apparaissent totalement détachées de celles-ci. Une telle polarisation du territoire se reproduit à l'échelle même de la métropole, quand ses périphéries se développent sans lien avec son cœur.

#### *De la fragmentation et de l'hypermobilité*

P. Veltz identifie également cette « géographie nouvelle » qui « cartographie » ou photographie la mondialisation économique et met l'accent sur la mobilité (4). Si la mondialisation est issue d'un processus de fragmentation/segmentation, elle est aussi, du moins en partie, liée à la mobilité, dont cet auteur décline les dimensions. Une mobilité dont on mesure les effets sur la localisation des activités et sur les rapports des espaces entre eux. Elle se rapporte aussi bien aux produits manufacturés, aux services, à la connaissance et aux informations ou aux capitaux qu'aux personnes, avec toutefois quelques nuances en ce qui concerne les flux migratoires. Une telle mobilité conduit à une segmentation ou à une fragmentation des activités liées aux produits, aux services, etc. Ainsi, P. Veltz constate, comme le fait S. Sassen, une polarisation croissante des territoires, la circulation accélérée et étendue spatialement ne créant pas un territoire homogène. À l'échelle mondiale, on assiste, d'un côté, à une montée en puissance des *Globals cities*, des régions-monde ou des régions-États connectées à l'économie-monde, qui



concourent à une fragmentation, et, de l'autre, à l'exclusion de vastes territoires, tels que l'Afrique ou la Sibérie.

Comme ces villes globales fonctionnent en réseau, P. Veltz compare l'économie qui se mondialise à une économie d'archipel. Cette métaphore géographique figure ainsi l'éclatement des centres ou leur dispersion, le caractère très localisé de la croissance et une décontextualisation de ces centres par rapport à leur territoire proche. Ces centres sont reliés entre eux tant par des réseaux physiques de transport que par des réseaux de transmission de l'information. Aussi, note-t-il, à titre d'exemple, l'Île-de-France pourrait être dissociée de la France.

### De l'importance des « liens et des lieux »

L'importance de ces villes globales et leur essor signent *in fine* aussi bien l'importance des liens que celle des lieux. Aussi, pour M. Guillaume, les métropoles, qui sont reliées entre elles, deviennent-elles communautaires. Le tissu urbain lui-même s'organise en grappes comme les réseaux téléphoniques, avec des activités qui se développent autour de certains pôles de transport (5). Mais ce système global indépendant, animé par une logique de dislocation ou par la dynamique de la mondialisation, appelle aussi l'ancrage, et donc le lieu, « les villes globales [en effet, ... étant] le terrain où s'actualise localement une multiplicité de processus mondialisants (6) » au niveau économique, mais encore politique, culturel et subjectif. M. Guillaume définit la ville actuelle comme commutative, ou comme une hyper-ville plutôt que comme une télé-ville, et il insiste, comme S. Sassen, sur la corrélation entre le développement des réseaux numériques et celui des villes, des conurbations et des mégalo-poles. La commutation, dont la fonction consiste à établir des liens, des relations entre éléments d'un ensemble quelconque (7) entraîne une multiplication des échanges comme des opportunités, dont certains ne peuvent se traiter à distance (8). La généralisation des télé-technologies, en favorisant « la proximité éloignée », s'accompagne en conséquence du développement des transports. Elle rend essentielle l'accessibilité urbaine et accentue *de facto* le mouvement de concentration urbaine (9). Autrement dit, l'urbanisation croît en même temps que les réseaux (10). C'est dire à quel point espace urbain et espace virtuel sont intimement liés. Un constat qui récuse encore le mythe de la substitution du monde réel à la faveur du monde virtuel. Mais si deux dynamiques opposées sont identifiées tant par S. Sassen que par P. Veltz, M. Guillaume ne considère pas la tendance à la dislocation comme inéluctable, car de la commutation peuvent émerger des liens, des relations multiples grâce auxquels l'hyper-ville, la société mosaïque ou la Babel électronique deviennent « habitables » (11).

### Spatialité et localisation : des « biens » rares et précieux

Que « la généralisation des télé-technologies suscite plus de déplacements qu'elle n'en remplace » (12), qu'elle

accroisse les déplacements vers les villes et dans les villes, voilà qui met en relief l'importance de la mobilité. Si celle-ci a toujours été « au cœur des processus d'urbanisation, [et si elle est actuellement] un principe de la métapolitisation » (13) (et non sa conséquence), elle ne va pas sans localisation. La métropole suppose donc à la fois de la mobilité et de la fixité, lesquelles se conjuguent, et, partant, modifient aussi le rapport du temps à l'espace.

Si les applications des TIC vont croissant, si elles engendrent de nouveaux déplacements et les multiplient (14), elles accompagnent également ou stimulent les recompositions des appareils de production, de distribution, de financement, de consommation, comme le fait remarquer F. Ascher (15). Les techniques de communication physique et numérique désolidarisent ainsi le *front office* du *back-office*, auparavant localisés en un même emplacement (16). Contrairement au *back-office*, le *front office* suppose un rapport direct avec le(s) client(s), mais il doit toujours être relié, *via* des liens numériques, au *back-office*. Cette réorganisation entre *front* et *back-office* a des conséquences sur les dynamiques spatiales, parce que les distances et les densités jouent d'une manière différente (17). M. Guillaume, de son côté, reconnaît que la part du *front office* devient déterminante, y compris (et surtout) dans les activités commerciales. C'est dire combien la géographie, l'espace physique et sensible, ne disparaît pas, même si la ville ne cesse de s'étendre.

Si les télé-technologies ont vocation (à l'instar des réseaux physiques de transport) à maîtriser l'espace, en dernier ressort, la/les logique(s) des premières ne sont pas toujours compatibles avec l'aménagement du territoire. Et lorsqu'elles font violence au territoire, celui-ci se venge (18). Quoi qu'il en soit, le développement des échanges à travers les réseaux numériques ne va pas sans celui des rencontres réelles localisées, qu'il s'agisse des activités de télé-enseignement ou de celles des salles de marché, par exemple. L'implicite, les savoir-faire, la confiance (tout ce qui échappe aux réseaux) rendent plus précieuses les rencontres en face-à-face (19). Télétransmissions et rencontres en face-à-face demeurent complémentaires, chacune ayant ses avantages selon les occasions et, surtout, elles sont liées.

L'accessibilité ou la proximité spatiale sont dès lors déterminantes, d'où l'apparent paradoxe, selon M. Guillaume, du dédoublement en deux types « d'espace » : l'espace géographique et l'espace virtuel (20). E. Soja plaide également, dans le contexte de la mondialisation, en faveur de la géographie et de son importance, mettant davantage l'accent sur la spatialisation ou l'organisation spatiale inédites auxquelles cette situation invite (21). Le scénario du libre choix de la localisation ou de l'implantation n'est donc guère plausible. En effet, s'il est à peu près possible de se connecter partout dans le monde aux réseaux virtuels, l'espace géographique qui, lui, ne bouge pas (à l'inverse des capitaux, des marchandises et des informations) devient une « denrée » rare, et de ce fait même, l'enjeu de compétitions. Accéder facilement à la ville et à ce qu'elle offre comme opportunités de services,



de rencontres ou de relations demeure décisif. L'accessibilité spatiale, en n'étant pas assurée sur l'ensemble de la planète, aggrave ainsi les inégalités. S'il existe une relative égalité dans l'accès aux réseaux virtuels, c'est l'inégalité qui caractérise la proximité spatiale, avec pour conséquence, l'hétérogénéité des territoires (22).

Si S. Sassen, P. Veltz, F. Ascher, E. Soja et M. Guillaume insistent sur l'importance de la localisation et des lieux, la croissance étant nécessairement localisée, certains parmi eux constatent également l'hétérogénéité des territoires et le creusement consécutif des inégalités tant spatiales que sociales, voire l'exclusion de certains territoires. C'est dire si les enjeux liés à la généralisation des TIC sont moins techniques que sociaux et politiques. Si ces auteurs mettent l'accent sur l'importance de l'accessibilité spatiale, ils reconnaissent aussi que développement des réseaux numériques et développement de l'urbain sont corrélés. C'est dire en somme combien tous constatent et admettent que des relations nombreuses lient les premiers aux territoires, et que ces derniers sont *in fine* saisis par le virtuel (23).

Ville globale, « ville-archipel », ville commutative ou hyper-ville conceptualisent donc des dynamiques antagonistes de concentration/dislocation ou encore des processus de fragmentation liés aux différentes mobilités qui traversent les territoires. Ces concepts montrent *in fine* que deux types d'espace – l'espace physique et l'espace virtuel – apparaissent, coexistent et se soutiennent mutuellement. Ces dynamiques obligent à penser autrement les territoires, notamment en fonction de leurs interrelations, et non plus seulement en termes spatiaux, par exemple ; des territoires qui se pensent de plus en plus en tenant compte et de leurs liens avec le monde virtuel des réseaux de transmission de l'information, et des rapports qu'ils entretiennent avec d'autres lieux physiquement éloignés. Si le monde physique et le monde du virtuel deviennent de plus en plus liés entre eux, et si le second ne se substitue pas au premier, la géographie comme le social n'ont-ils pas néanmoins le dernier mot et ne sont-ils pas essentiels ? Toutefois, le territoire se laisse de moins en moins expérimenter directement, note F. Jauréguiberry (24), les applications et les services divers (Google View Street, GPS, etc.) accessibles en temps réel intervenant massivement dans nos pratiques, que le territoire soit ou non urbain. Si ces applications et services instrumentalisent celui-ci, s'y perdre y est désormais impossible. Ce ne sont donc pas seulement l'inégalité entre les territoires et leur hétérogénéité qui montrent que les enjeux liés aux TIC sont davantage sociaux que techniques, ce sont aussi les questions portant sur la limite avec ce qui doit demeurer opaque, souligne encore F. Jauréguiberry, pour préserver le jeu social de l'urbain et garantir la liberté individuelle, y compris la dissimulation, qui le deviennent. De tels enjeux et des questions aussi fondamentales n'appellent-ils pas dès lors le politique ou un retour du politique ?

## Notes

\* Maître de Conférences en Sciences de l'Information et de la Communication, habilitée à diriger des recherches à l'Université Paris VIII.

(1) RONCAYOLO (M.), *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard, 1978, rééd. 1990, 1997, coll. « Folio Essais », rééd., p. 235, 2005.

(2) *Ibid.*, p. 240.

(3) SASSEN (S.), « La métropole : site stratégique et nouvelle frontière (Partie I) », *Culture & Conflits*, pp. 33-34, *Les anonymes de la mondialisation*, 1999, pp. 123-133, mis en ligne en hiver 2002. URL : <http://www.conflits.org/index352.html> (p. 2, consulté le 11 mars 2005).

(4) VELTZ (P.), *Mondialisation, villes et territoires. L'économie d'archipel*, Paris, PUF, coll. Économie en liberté, 1997, et *Des lieux et des liens*, Essai sur les politiques du territoire à l'heure de la mondialisation, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, coll. L'Aube en poche, 2008.

(5) GUILLAUME (M.), « La nouvelle sociabilité des hypervilles », *La Recherche*, supplément au n°337, pp. 8-12, p. 10, 2000.

(6) GUILLAUME (M.), *L'empire des réseaux*, Paris, Descartes & Cie, coll. Essai, p. 113, 1999.

(7) *Ibid.*, p. 17.

(8) *Ibid.*, p. 28.

(9) GUILLAUME (M.), « Société commutative : l'avènement de l'homme spectral », *Quaderni*, n°30, *Territoires éclatés*, pp. 81-92, p. 84, 1996.

(10) *Ibid.*, p. 90.

(11) *Ibid.*, pp. 90-91.

(12) GUILLAUME (M.), *L'empire des réseaux*, *op. cit.*, p. 132.

(13) ASCHER (F.), *Métapolis ou l'avenir des villes*, Paris, Éd. O. Jacob, p. 133, 1995.

(14) *Ibid.*, p. 46 et p. 56.

(15) De nombreux chercheurs, tels ROWE (F.) & VELTZ (P.), le démontrent, *ibid.*, p. 60.

(16) *Ibid.*, p. 67.

(17) *Ibid.*, p. 68.

(18) GUILLAUME (M.), *Société commutative : l'avènement de l'homme spectral*, *op. cit.*, p. 81.

(19) GUILLAUME (M.), *L'empire des réseaux*, *op. cit.*, p. 123.

(20) *Ibidem.*

(21) SOJA (E.), *Le temps des nodalités post-métropolitaines*, ALLEMAND (S.), ASCHER (F.) & LEVY (J.) (dir.), *Les sens du mouvement*, Paris, Belin, p. 176, 2004.

(22) GUILLAUME (M.), *L'empire des réseaux*, *op. cit.*, p. 137.

(23) RODIONOFF (A.), *Des territoires saisis par le virtuel*, Rennes, PUR, coll. Espace et territoires, 2012.

(24) JAURÉGUIBERRY (F.), *Technologies de la communication et ville : un nouvel espace hybride*, in *Revue Le Bel Ordinaire*, n°3, Labège, Ed. Communauté d'Agglomération Pau-Pyrénées, pp. 32-34, 2013.